

TEXT 4 Proposition de traduction

Durant l'hiver de 1945, j'ai vécu plusieurs mois dans une pension de Brooklyn. Ce n'était pas un endroit sordide mais un immeuble de pierre vétuste, agréablement meublé et dans lequel ses propriétaires, deux sœurs vieilles filles, faisaient régner une propreté d'hôpital. M. Jones occupait la chambre voisine de la mienne. Ma chambre était la plus petite de la maison, la sienne la plus grande, une jolie pièce ensolleillée, ce qui n'était pas plus mal car M. Jones ne la quittait jamais : repas, commissions variées, blanchissage, les vénérables propriétaires pourvoyaient à tous ses besoins. Et puis, il ne manquait pas de visiteurs, en moyenne une demi-douzaine de personnes diverses, hommes et femmes, jeunes, vieux, entre les deux, lui rendaient visite chaque jour, du début de la matinée jusque tard dans la soirée. Il n'était pas revendeur de drogue ou diseur de bonne aventure ; non, ils venaient simplement lui parler et, apparemment, ils lui offraient de petites sommes d'argent en échange de sa conversation et de ses conseils. Autrement, il n'avait aucun moyen apparent d'existence.

Je n'ai jamais parlé avec M. Jones moi-même, circonstance que j'ai souvent regrettée depuis. C'était un bel homme d'environ quarante ans. Mince, les cheveux noirs et avec un visage très personnel ; un visage maigre et pâle, les pommettes hautes, une marque de naissance sur la joue gauche, une envie de couleur pourpre en forme d'étoile. Il portait des lunettes cerclées d'or avec des verres noir d'encre; il était aveugle, et infirme également – selon les deux sœurs, l'usage de ses jambes lui ayant été interdit à la suite d'un accident remontant à son enfance, et il ne pouvait pas se déplacer sans béquilles. Il était toujours vêtu d'un complet trois pièces gris foncé ou bleu bien repassé, avec une cravate discrète – comme s'il se préparait à se rendre à un bureau de Wall Street.

Truman Capote, *Musique Pour Caméléons* – M. Jones, 1980